

OÙ EST LE BOUTON RESET ?

— Polar —

ROMAN

OÙ EST LE BOUTON RESET ?

Philippe COET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS
Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-466-0

*Dans l'existence, ce qui est important
ce n'est pas ce que l'on a, ou ce que l'on est,
mais ce que l'on fait*

Du même auteur

Sous le nom d'Antoine de Tounens
aux éditions L'Harmattan

Mensonges et déraison

Le Pas de l'Étoile

Edmée



Sous le nom de Philippe Coet

Une odeur de kérosène

Skyground

Ces secrets qui nous accompagnent

L'Empreinte de l'ambition

Le Cinquième Chiffre après la virgule

Flyers

aux éditions ECHO Éditions

La vérité pour Mica



1.

L'homme est appuyé sur son portail en PVC, l'air de ce début septembre est déjà frais, l'été s'étirole et les prémices de l'automne sont perceptibles. Maximilien Lepôtre regarde passer les enfants habillés de neuf. Pour ce jour de rentrée, ils étrennent leurs nouveaux blousons, des baskets étincelantes et des sacs à dos flashy. Pendant des années, il a envié ce spectacle ; un grand bonheur dont il a été privé pour ses filles Anouk et Jennifer. Il y a près de trente ans. D'une main, aux phalanges déformées par de nombreuses fractures, il se caresse sa barbe grise, elle résiste à cette blancheur qui marque sa chevelure trop longue. Pour cet après-midi, il devra la tailler, pour une fois qu'il a une visite ! De mémoire, il ne se souvient pas à quand remonte la précédente. Tout au moins pour celles qui ne s'imposent pas. La vie lui a filé entre les doigts à une telle vitesse. Les parents marchent au milieu de la rue, gardant un œil jaloux sur leurs progénitures. Les enfants, comme à l'accoutumée, changent de trottoir à l'approche du petit pavillon de Maximilien Lepôtre. Les marmots sont fiers, pour certains, il s'agit de leur première rentrée. Connaissent-ils la série de cagades qui les attendent à l'école ? Les devoirs pas rendus, les quolibets des camarades, les bagarres, les passages devant le principal accompagnés des père et mère. Et même au commissariat... Après, en grandissant, avec les années, les problèmes augmentent de calibre, le regard de leurs aînés devient alors plus amer. Dans l'instant, les adultes sont heureux, tout à l'heure, ils courront à leur travail avec le sentiment d'avoir vécu une étape importante de leur vie. Et lui ira se replier dans son séjour, pour refaire ses comptes ou écouter un podcast. La lecture n'est plus son fort depuis sa cataracte. La radio est son amie, une habitude

prise derrière les murs. Il pourrait aussi bricoler, néanmoins on l'a décrété maladroit, et il l'admet. Et aujourd'hui, personne ne se plaint. D'ailleurs sa dernière compagne avait bien d'autres griefs à lui reprocher. Une fillette plus hardie vient à passer devant sa porte, elle a une natte blonde enroulée sur sa tête, des yeux châtain, et un visage espiègle ; sa mère se précipite pour lui reprendre la main. Maximilien est prêt à parier qu'il a l'âge de son grand-père, ou plus. Il est à cette époque où les projets se conjuguent à l'imparfait, l'horloge a tourné, les années qui restent à courir sont moins nombreuses que les chaînes sur la télévision. Quand il quitte son portail, Maximilien est sombre, toute la journée, il va ressasser les années qui ont filé trop vite, pleines de vides, d'accrocs, d'inexistences. En traînant ses chaussons avachis, et son hallus valgus au pied droit, il se répète avec obstination : « *Pourquoi dans la vie, n'existe-t-il pas un bouton reset, comme sur mon portable ?* » On appuie et tout s'efface, tout est réinitialisé, et l'on repart à zéro, pour une vie toute neuve. Pour lui, il faudrait un sacré coup de gomme, une manipulation à faire bugger n'importe quel ordinateur ! On n'apprend pas à vivre, et toute l'existence n'est qu'improvisation. Que de nombreux mensonges, de reniements, d'errements sont commis ! Certains accidentels, d'autres plus graves, de façon délibérée. En franchissant la porte de son petit salon, aux murs noircis par la fumée de cheminée, un air vieux lui souffle au nez, humide, pestilentiel de quoi repousser tout visiteur. Et cet après-midi, il reçoit – ou plutôt elle s'est invitée –, une jeune femme vient le rencontrer ; elle a insisté. Une étudiante en criminologie, paraît-il. Maximilien pensait pourtant en avoir fini avec les gens de justice, la police et autres contrôleurs judiciaires. Il a cédé, peut-être à cause de sa lettre fort courtoise, voilà une éternité qu'il n'avait pas été convoqué, ou intimé, mais sollicité. Elle s'appelle Felippa Mendes-Soares. D'un pas lent, d'une main malhabile, il ouvre toutes les fenêtres, repousse les prospectus qu'il garde pour un hypothétique usage, et tente de dépoussiérer ses deux fauteuils dont les tissus ont durci avec le temps. Son père, Jean Lepôtre, les avait achetés dans un passé très lointain. Depuis, le vieil homme a disparu, il a tout fait pour ne rien laisser à son rejeton, tant sa désillusion était grande. Dans ses dernières années, il avait multiplié les dons aux

œuvres dans de telles proportions que Maximilien reçoit encore des courriers de relance de leur part. Sa bicoque, le père n'avait pu la vendre, malgré toute sa rancœur, toute la honte que son fils unique lui inspirait. « On ne déshérite pas un enfant ! » avait annoncé le notaire d'une lippe compatissante. Après les gens de justice et la police, les tabellions lui occasionnent le plus de répulsion. Ce bref ménage l'essouffle, il s'arrête, fait une pause et regarde cette pièce qui autrefois avait accueilli la famille et qui aujourd'hui est en déshérence d'humanité. Par deux fois, il a attrapé le courrier de cette jeune femme pour annuler le rendez-vous, son numéro de portable figure sous sa signature. Il lui suffirait d'alléguer une brusque fièvre, de tousser. Toutes les cigarettes fumées derrière les murs ont engendré une voix très rauque. Pourtant, il ne fait rien, l'énergie lui manque : laisser filer, une grande faiblesse qu'il assume. D'ailleurs, il n'a jamais eu d'avis personnel, se ralliant spontanément au dernier qui a parlé. Pour tuer l'ennui, il nettoie des assiettes. Depuis un moment, le lave-vaisselle a rendu l'âme et a été reconverti en armoire fourre-tout. D'un œil, il interroge l'horloge du salon, il a encore quelques minutes, le temps d'un passage au cabinet de toilette. Maximilien repousse ses cheveux trop longs d'un coup de peigne mouillé ; pour la barbe plus drue qu'un paillason, il est trop tard. À l'heure annoncée, personne ; dix minutes après, toujours personne. La criminologue a oublié, il respire, nul ne viendra perturber sa vie monotone. Il est heureux, ou presque. Il ne va pas maintenant la regretter, l'homme est compliqué, un trait de sa nature. Le portail n'est-il pas fermé à clé ? Il a tellement l'habitude de le verrouiller, et la sonnette ne marche pas. Précipitamment, il sort, et là, devant lui, une jeune femme. Elle a les cheveux crépus arc-en-ciel. Sa peau n'est pas noire, simplement noisette, comme le café qu'il aime colorer d'une goutte de lait, et de multiples tresses agrémentées de perles multicolores.

- Que voulez-vous ?
- Je vous ai écrit...
- À moi ?
- Oui, je suis...

- Laissez-moi, j’attends une avocate !
- Je suis Maître Felippa Mendes-Soares.
- Vous ?
- Je prépare une thèse en criminologie.
- Ah... excusez-moi... entrez.

La jeune femme s’avance dans le séjour, un frémissement se lit sur ses narines.

— Souhaitez-vous que j’aère encore ? Je vous préviens, je n’ai rien à raconter.

— Votre mur a été tagué ?

— Je n’y fais plus attention, avant je passais un coup de rouleau ; aujourd’hui, je n’ai plus de peinture.

— On n’efface pas son vécu.

— Si vous voulez me faire parler de mon histoire, je n’ai rien à dire. Vous pouvez repartir !

— D’abord, je dois brancher mon portable, je suis en panne de batterie, et joignant le geste à la parole, elle met son appareil en charge dans une prise du salon.

— L’électricité est gratuite... marmonne-t-il.

La jeune femme se redresse et s’assoit à la table encombrée de médicaments et de bouteilles de sirop pour la toux.

— Je viens vous parler...

— De mon affaire, je ne dirai rien ! Elle a été jugée ; j’ai payé. J’ai fait largement mon temps...

— Je sais.

Pour la première fois, Felippa le dévisage, il lit dans ses yeux une interrogation, peut-être une pointe d’inquiétude.

— Je vous intimide, lâche-t-il goguenard.

— Non, pas du tout... je ne ferais pas de la criminologie, si j’avais peur des criminels !

— Criminel, le mot est juste. Alors ?